

Delaunay, Emile George
Les petits radis roses



BANQUET DE LA VIE

Nº IV.

LES PETITS RADIS ROSES

BÉBÉS

Suivi d'une comédie pour *Théâtre de Guignol*

LE MARQUIS DE GRIPANDOUILLE



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

MARS 1873

BANQUET DE LA VIE

N° IV.

LES PETITS RADIS ROSES

(Bébés)

TIRÉ A 500 EXEMPLAIRES

20 exemplaires sur papier vergé

MENU

Un plat est servi chaque mois
PAR ÉMILE DELAUNAY

ABSINTHE

1 *Épitaphes graduées.*

POTAGE PRINTANIER

2 *Conseils aux Fiancés.*

HORS-D'ŒUVRE

3 *Madame et Monsieur. (Le Melon.)*
4 *Bébés. (Les Petits Radis roses.)*

ENTRÉES

5 *Toto. (Les Merlans frits.)*
6 *La Cage de cristal. (L'Olla-podrida.)*
7 *Industriels et Boursiers. (La Fricassée de pigeons.)*
8 *(Juges, Avocats, Témoins, Accusés.)*
(Affaire de la rue Thibautodé.)

ROTS

9 *Ces bons Docteurs.*
10 *Nos Ennemis intimes.*

ENTREMETS

11 *Bohèmes et Frères et Amis.*
12 *L'immortel Calino.*

DESSERT

13 *Propriétaires et Châtelains.*
14 *Décorés, Députés, Ministres.*
15 *Les grands Balconiers de France.*

LIQUEUR DIGESTIVE

16 *Épitaphes enragées.*

BANQUET DE LA VIE

N° IV.

LES PETITS RADIS ROSES

BÉBÉS

Suivi d'une comédie pour *Théâtre de Guignol*

LE MARQUIS DE GRIPANDOUILLE

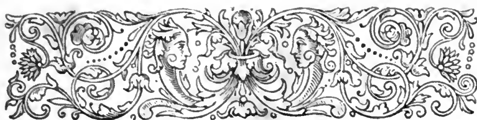


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

MARS 1873



CONSEILS

A UNE JEUNE MÈRE

Madame,

Eh quoi! après avoir nourri dans votre sein, de votre propre sang, je ne sais quel être mystérieux que vous ne voyiez point, maintenant qu'il est un être visible, vivant, reconnu pour une créature humaine, vous parlez déjà de l'éloigner de vous, de le mettre en nourrice!

Mais, me dites-vous, je ne puis faire autrement. Mettez-vous à ma place; je pars en voyage sitôt rétablie. Songez que, sans compter ma cuisinière et ma femme de

chambre, j'emmène avec moi ma petite chienne Black, ma perruche, mes deux serins et ma belle-mère.

Eh ! madame, oubliez-vous donc que l'odeur du cigare vous incommode affreusement, et ne voyez-vous pas qu'en joignant votre poupon à votre ménagerie, vous acquerrez ainsi l'entière certitude qu'aucun fumeur n'osera s'aventurer dans votre wagon ?

Si j'insiste, c'est parce qu'il s'agit ici de l'avenir de notre chère patrie, sa régénération n'étant possible qu'avec l'allaitement laïque et obligatoire.

Comme je suis persuadé que vous vous rendrez à cette pressante raison, permettez-moi, chère madame, de vous donner seulement deux conseils.

1° *Ne bercez point votre Bébé.*

Un des plus grands philosophes du siècle dernier, celui qui eut la délicate attention de déposer soigneusement ses marmots aux ENFANTS-TROUVÉS, *celui par conséquent auquel il faut toujours en revenir lorsqu'il s'agit d'éducation, le doux Jean-Jacques Rousseau, affirme dans son* ÉMILE *que le sommeil forcé procuré*

à l'enfant par le balancement du berceau le rend méchant et criard à l'heure où son papa a le plus besoin de sommeil.

2° *Si vous avez chez vous de l'absinthe et du miel,*

Buvez toute *l'absinthe et abandonnez-lui* tout *le miel.*

Un jour, vous lui lirez LA PRIÈRE POUR TOUS, *et de douces larmes de reconnaissance mouilleront ses yeux lorsqu'il entendra ces beaux vers :*

. . . . . Va prier, d'abord, surtout pour celle
Qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Cette citation, éclose au hasard sous ma plume, m'amène tout naturellement à vous dire un mot au sujet de l'éducation intellectuelle de votre Bébé.

Comme vous l'avez conçu facilement, il apprendra de bonne heure à parler :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. »

Vous serez donc toute joyeuse de lui faire apprendre

par cœur quelques petits mots de BÉBÉ TERRIBLE, *avec la manière de les placer à propos, lorsque vous aurez du monde à dîner !*

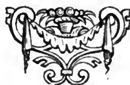
Ce sont de ces attentions délicates qui ne coûtent rien et auxquelles des convives bien élevés sont toujours sensibles.

La vérité sort de la bouche des enfants,

Veritas prodit ab ore infantium.

Madame,

Agréez, je vous prie, etc...



PREMIÈRE PARTIE

BÉBÉ TERRIBLE

I

Les parents de Bébé ont, à l'occasion du 1er janvier, du monde à dîner. Bébé, ayant promis d'être bien sage, est admis à la grande table.

MAMAN, *s'adressant à une jeune dame.*— Vous ne mangez pas, chère belle, qu'avez-vous donc ?

LA JEUNE DAME.—J'ai un mal de dents atroce, qui m'enlève l'appétit.

Bébé. — Alors, madame, tu n'as qu'à faire comme maman, ôte ton râtelier.

Un instant après.

Bébé. — Maman ?

Maman. — Quoi, Bébé ?

Bébé. — Les négresses n'ont donc pas de dents ?

Maman. — Pourquoi demandes-tu cela?

Bébé, *désignant une vieille dame très-brune de peau.* — Celle-là n'en a pas.

II

Le dîner continue. Maman reçoit une lettre et demande la permission de la lire.

Maman, *après avoir lu.* — C'est madame de *** qui m'invite à une grande soirée.

Bébé. — M'y conduiras-tu, maman ?

Maman. — Non, Bébé. Pour aller au bal, il faut avoir toutes ses dents.

Bébé. — Tu y vas bien, toi, maman.

Un silence.

Bébé. — Alors, maman, tu iras au bal?

Maman. — Certainement.

Bébé. — Eh bien, il ne faudra pas oublier ton ouvrage.

Maman. — Quel ouvrage?

Bébé. — Papa dit qu'au bal tu fais toujours tapisserie.

III

Le dîner continue.

Un Monsieur aimable, *s'adressant à maman.* — Je vous fais mon compliment.

Maman. — De quoi?

Le monsieur aimable. — De votre coiffure. Cela vous va bien, ces nattes, et quelle masse de cheveux vous avez!

Bébé. — Oh! maman en a encore bien plus dans sa toilette.

Maman. — Bébé, tu ne sais ce que tu dis.

(*Au monsieur aimable.*) Autrefois, oui, j'avais d'assez beaux cheveux ; mais je les perds tous.

Bébé. — Mais non, tu les mets dans tes tiroirs.

IV

Le dîner continue.

Bébé. — Maman, pourquoi donc je n'ai pas pu ôter les cheveux de la poupée que tu m'as donnée aujourd'hui pour mes étrennes ?

Maman. — Pourquoi voulais-tu les lui enlever ?

Bébé. — Pour la coucher.

Maman. — Mais on couche avec ses cheveux.

Bébé. — Les petites filles oui, mais pas les dames ; tu sais bien que tu ôtes tous les tiens.

Un repos.

Bébé. — Maman ?

Maman. — Qu'y a-t-il encore ?

Bébé. — Pourquoi donc papa t'embrasse-t-il ?

MAMAN. — C'est parce qu'il m'aime.

BÉBÉ. — Oh! alors, il aime bien ma bonne Adolphine, car hier, pendant que tu n'étais pas là, il l'a embrassée beaucoup, beaucoup.

Papa se lève furieux. Il veut renvoyer Bébé de table. Maman implore sa grâce. Bébé crie. — Consternation générale.

V

MAMAN. — Tais-toi! Si tu veux rester à table, il faut être sage.

BÉBÉ. — Je vais être bien sage, mais tu me mettras dans mes meubles.

MAMAN. — Comment, dans tes meubles? Qu'est-ce que cela signifie?

BÉBÉ. — Mais, comme papa l'a promis à ma bonne. N'est-ce pas, papa, que tu as dit ce matin à Adolphine que, si elle était bien sage et bien gentille avec toi, tu la mettrais dans ses meubles?

Papa se relève furieux et ordonne à Adolphine d'emmener Bébé. Bébé rage et se débat comme un beau diable. Papa et maman se disputent. — Tableau.

VI

Le calme s'étant rétabli.

BÉBÉ. – Maman?

MAMAN. — Quoi?

BÉBÉ. — Pourquoi donc me disais-tu ce matin, en me faisant apprendre ma grammaire, que le masculin s'accorde toujours avec le féminin? Papa et toi, vous êtes toujours à vous disputer.

Silence glacial.

BÉBÉ. — Dis donc, maman, si on te donnait une giffle, est-ce que tu ne dirais rien?

MAMAN. — Pourquoi me demandes-tu cela?

BÉBÉ. — Parce qu'Adolphine en a donné une l'autre jour à papa, et il n'a rien dit. N'est-ce pas, papa, que tu n'as rien dit?

VII

On en est aux confitures.

Maman, *s'adressant à une dame.* — Vous n'avez pas idée de toutes les souffrances que m'a causées la naissance de cette petite espiègle.

Ici maman entre dans quelques détails intimes. Bébé écoute avec le plus vif intérêt, puis tout à coup s'écrie :

— C'est de ta faute aussi, maman. Pourquoi ne m'as-tu pas fait faire par Adolphine ? N'est-ce pas, papa ?

On sert le café et les liqueurs

Bébé. — Maman, voudrais-tu me mettre de l'eau-de-vie dans ma petite bouteille ?

Maman. — Que veux-tu en faire ?

Bébé. — C'est pour donner des couleurs à ma poupée.

La Bonne-Maman.—A quoi penses-tu, Bébé ?

Bébé. — Papa m'a dit que c'était avec ça que ton nez était devenu rouge.

Papa est transporté de colère. Il quitte enfin sa place

et administre une correction sonore à Bébé. — Bébé crie comme si on l'écorchait. — « Je te ferai bien taire! crie papa d'une voix terrible. » — Maman se trouve mal. Les convives se regardent avec inquiétude. Bébé s'arrête.

PAPA, *d'un air triomphant.* — Je savais bien que je te ferais taire!

BÉBÉ. — Je ne me tais pas, je me repose.

(*On sort de table. Il était temps.*)



DEUXIÈME PARTIE

BÉBÉ AMUSANT

I

Pour la fête à papa, Bébé cherche quelle surprise il pourra lui faire.

« Ah! j'ai trouvé, dit-il tout joyeux à sa maman.

— Quoi donc?

— Achète-moi une petite sœur sans le dire à papa. »

II

Bébé demeure rue Saint-Sulpice, et, dans les boutiques d'imagerie religieuse de cette rue, il voit depuis sa naissance tant de Saintes Vierges en cire, en marbre, en plâtre, en bronze, en bois, en carton, que ses petites idées sont tout embrouillées. Aussi, hier, a-t-il bien fait rire sa mère lorsque, au sortir de la messe, il lui a demandé très-sérieusement :

« Maman, en quoi donc était la Sainte Vierge ? »

III

Bébé a été piqué par une abeille.

« Vite! vite! l'enflure devient énorme; — apportez de l'ammoniaque, s'écrie maman. »

Et l'on panse Bébé.

A quelques jours de là, maman la conduit chez une de ses tantes, qui est dans une position plus qu'intéressante.

« Oh! ma tante, dit Bébé, vous n'avez donc pas d'ammoniaque? »

IV

Un gros chat noir s'introduisait tous les jours dans la chambre de maman, qui a une jolie petite chatte blanche choyée comme une reine.

Hier, maman, en rentrant de la messe, trouve le gros chat noir.

« Encore cette horreur de bête! — Marie, chassez-la vite d'ici. »

La bonne se met en devoir d'expulser l'horreur de bête à grands coups de tablier.

« Oh! maman, s'écrie Bébé, il ne faut pas lui faire de mal: c'est le militaire à Minette. »

V

Bébé est bien gentil, mais, pour la moindre contrariété, pour un rien, il pleure.

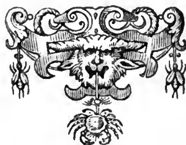
« Si tu restes seulement deux jours sans pleurer, lui dit sa maman, tu auras un joujou. »

Bébé tient bon toute une journée; mais le len-

demain, sans y penser, grand déluge de larmes à propos d'une jambe de poupée cassée.

« Tu vois bien, dit sa maman, je t'y prends à pleurer.

— Oh! maman, dit aussitôt Bébé en essuyant ses yeux, je pleure, mais c'est pour rire »



TROISIÈME PARTIE

BÉBÉ GENTIL

I

Bébé a perdu sa petite sœur. Il est triste.

Pour le consoler, maman lui achète un petit ballon rouge.

A peine Bébé a-t-il son ballon qu'il le laisse envoler.

« Maladroit! lui dit sa mère.

— Mais j'ai fait exprès de le lâcher, maman, pour qu'il aille retrouver petite sœur, qui est au ciel, et qu'elle s'amuse avec. »

II

Bébé. — J'aime bien les gâteaux, mais je n'en demande pas, parce que les gentils enfants doivent attendre qu'on les serve.

(On donne une grosse part à Bébé.)

Maman. — Eh bien ! pourquoi ne manges-tu pas ton gâteau, mon Bébé?

Bébé. — Ma petite sœur n'a plus faim, ça lui ferait trop de peine de me voir manger encore.

III

Bébé a une dent qui remue.

On le mène chez le dentiste et, pour calmer les appréhensions de l'enfant, on lui fait remettre 20 *francs* par son bourreau. Depuis ce jour, Bébé ne rêve qu'extraction.

Hier, papa et maman se querellaient au sujet d'un mémoire de modes un peu enflé. . . . . .

Papa grondait, maman pleurait.

« Eh bien, je la payerai, moi, la modiste, s'écrie Bébé.

— Comment cela?

— Je ferai arracher toutes mes dents. »

IV

Maman écrit à son mari, qui est en voyage.

Bébé demande à ajouter quelques mots à la fin de la lettre, et il écrit :

« Petit père, je t'aime*s*. »

« Il ne faut pas d'*s* à *aime*, lui fait observer maman.

— Mais si, puisque je l'aime tous les jours. »

V

BÉBÉ. — Tu m'aimes bien, maman?

MAMAN. — Mais oui, cher enfant.

BÉBÉ. — Pas tant que je t'aime, pourtant.

Maman. — Et pourquoi cela?

Bébé. — Dame ! avec mon petit frère et ma petite sœur, cela te fait trois enfants à aimer, tandis que moi je n'ai qu'une seule maman.

VI

Bébé a son grand frère malade au collége.

Le soir, il fait sa prière.

« Mon Dieu, dit-il, conservez la santé à papa et à maman, et surtout guérissez bien vite mon frère qui est malade. »

Puis, se ravisant tout à coup, il ajoute :

« Mon frère est en sixième au lycée Charlemagne ; c'est dans la rue Saint-Antoine. »



LE
MARQUIS DE GRIPANDOUILLE



LE

MARQUIS DE GRIPANDOUILLE

OU

Il faut toujours savoir où l'on met ses allumettes

Proverbe en un acte.

PERSONNAGES :

CASSANDRE. — GUIGNOL.
Le Marquis de GRIPANDOUILLE. — AMANDA.

Le théâtre représente une chambre. — Au fond, un lit. — A droite, une fenêtre; à gauche, une commode. — Table et chaises.

SCÈNE I.

CASSANDRE, AMANDA.

CASSANDRE. — Mais enfin, Amanda, tu veux donc me désespérer? Comment! le marquis de Gripandouille nous fait l'honneur de vouloir bien t'épouser :

il est riche, spirituel, aimable, n'a que cinquante-cinq ans, et tu le refuses .. comme tous les autres !

AMANDA. — Mon père, épargnez-moi, j'ai mes nerfs aujourd'hui. — Je vous l'ai déjà dit et vous le répète pour la dernière fois ; je ne me marierai qu'avec Guignol.

CASSANDRE. — Le fils d'un marchand de chandelles !

AMANDA. — Il y a gras dans la chandelle.

CASSANDRE. — Amanda, vous êtes une bête.

AMANDA. — Je suis votre fille, c'est tout dire.

CASSANDRE. — Voyez comme elle me répond ! C'était bien la peine de la faire élever dans un pensionnat à la mode ! Enfin, je vous déclare, mademoiselle ma fille, que je ne donnerai jamais mon consentement à votre mariage avec Guignol.

AMANDA. — Et moi je vous déclare, monsieur mon père, que Guignol saura bien vous contraindre à le donner.

CASSANDRE. — Lui !

AMANDA. — Certainement.

CASSANDRE. Comment s'y prendra-t-il ?

AMANDA. — Vous verrez.

CASSANDRE. — Vous n'êtes qu'une sotte.

AMANDA. — Tel père, telle fille ! Mais cessons, je vous prie ; — cette conversation me fatigue horriblement. Je suis maladive, souffrante... Je rentre dans mes appartements.

CASSANDRE. — Et le marquis de Gripandouille qui arrive dans un instant pour te faire sa cour.

AMANDA. — Le recevra qui voudra, mais ce ne sera pas moi... Oh ! mes nerfs, mes nerfs !

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

CASSANDRE, *puis* GUIGNOL.

CASSANDRE. — Amanda devient d'une impressionnabilité, d'une irritabilité ! Refuser d'être une Gripandouille pour s'éprendre de qui ? d'un crétin, d'un bélître, d'un...

GUIGNOL (*entrant, à part*). — Il parle de moi. (*Haut.*) Serviteur, monsieur Cassandre. Comment allez-vous ?

CASSANDRE. — Mal, très-mal ! J'ai mes rhumatismes.

GUIGNOL — Je sais bien ce qu'il vous faudrait pour les faire passer.

CASSANDRE. — Quoi donc ?

GUIGNOL. — Une légère friction. Où cela vous fait-il mal ?

CASSANDRE (*montrant ses reins*). — Tenez, là.

GUIGNOL. — J'ai justement votre affaire : c'est un bois de *Gaiac*, de *Calac* et de *Calambac*. Excellent dérivatif, remède souverain ! Attendez un mo-

ment. (*Il revient avec un bâton.*) Y êtes-vous ?— Un, deux. (*Il tape.*) Vlan !

CASSANDRE. — Doucement, je vous prie.

GUIGNOL. — Une simple friction sèche. (*Tapant.*) Pif ! paf !

CASSANDRE. — Holà ! holà !

GUIGNOL (*continuant à le battre*). — Ça vous soulage-t-il ?

CASSANDRE. — Oh ! la, la, la !

GUIGNOL. — Veux-tu m'accorder la main de ta fille ?

CASSANDRE. — Jamais !

GUIGNOL. — Ah ! père dénaturé, tu ne veux pas faire le bonheur de tes chers enfants ! (*Il le rosse à outrance.*) Pif ! paf !

CASSANDRE. — Miséricorde ! je suis mort ! au secours !

(*Il se sauve.*)

SCÈNE III.

GUIGNOL, le Marquis DE GRIPANDOUILLE.

LE MARQUIS. — Qui appelle au secours ?

(*Il attrape un coup de bâton.*)

Faites donc attention, vous ! Cet animal-là m'a fendu la caboche.

GUIGNOL.—Qu'y a-t-il encore pour votre service ?

LE MARQUIS. — Je suis le marquis de Gripandouille, et viens présenter mes hommages à la charmante Amanda.

GUIGNOL. — Où sont-ils vos hommages ? montrez-les-moi. Eh bien ! qu'attendez-vous ? C'est moi qui suis la charmante Amanda.

LE MARQUIS. – Vous !

GUIGNOL. — Sans doute. Pourquoi cet étonnement ?... C'est ce costume, peut-être ?... N'y faites pas attention...Un caprice de mon père.— Depuis la mort de mon frère, il me fait habiller ainsi tous les deux jours, afin de se faire illusion et croire qu'il a encore deux enfants. Aujourd'hui je suis mon frère.

LE MARQUIS. — M. Cassandre aurait dû me prévenir.

GUIGNOL. — Peu importe ! Eh bien, vous ne m'embrassez pas, vous ne me dites rien ? Un Gripandouille se montrer si peu galant ! C'est donc moi, chaste et timide jeune fille, qui vous ferai des avances. Allons, venez, mon cher Chipandouille, mon petit Croquandouille, mon amour d'Andouille, que je vous caresse.

(*Il lui assène un coup de bâton sur la nuque ; le Marquis tombe.*)

LE MARQUIS. — Ah ! gueusarde, coquine ! (*Il relève la tête.*)

GUIGNOL (*le renversant d'un coup*). — Tiens, un baiser.

LE MARQUIS (*relevant la tête*). — Ah! gredine, pendarde !

GUIGNOL (*le renversant d'un coup*). — Et puis un autre. — Je t'aime tant!

LE MARQUIS (*relevant la tête.*) — Oh! la, la, la!

GUIGNOL (*le renversant d'un coup*). — Et puis encore celui-là ! — Je t'adore, vois-tu !

(*Il le bat à outrance.*)

LE MARQUIS (*relevant la tête*). — Je suis mort! youiiiiip!

GUIGNOL (*le renversant*). — Bonsoir! Il est bien mort! — Je lui aurais cru la tête plus dure! Bonté divine!!! j'entends la voix de Cassandre! Où cacher ce cadavre? où me cacher moi-même? — Ah! une inspiration céleste! — Lui, dans ce lit, et moi, dans cette armoire!

(*Il fourre le Marquis dans le lit et se cache d n l'armoire. Il fait nuit.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes, CASSANDRE.

(*Il est en chemise et en bonnet de coton. Il tient une bougie allumée à la main.*)

CASSANDRE. — Je tombe de sommeil! Ah! que je vais donc bien dormir!

(*Il passe devant l'armoire; Guignol souffle la bougie.*)

Bon ! voilà le vent qui vient d'éteindre ma bougie. (*Cherchant.*) Où ai-je mis mes allumettes ?. . Bah ! j'y verrai toujours assez pour trouver mon lit. Le voici. Couchons-nous.

(*Il se couche. Se relevant effrayé.*)

Miséricorde ! Qu'est-ce que c'est que cela ? — Mais où ai-je donc mis mes allumettes ?

(*Il retire du lit le Marquis et l'approche de la fenêtre où brille un faible rayon de lune.*)

Ciel ! le marquis ! — Mort ! assassiné ! Que faire ? que devenir ?... Je suis perdu, déshonoré ! On va me mettre en prison ! — Si encore je pouvais trouver mes allumettes !... Elles sont peut-être dans l'armoire.

(*Il ouvre la porte de l'armoire ; Guignol l'y enferme avec lui. — On entend un bruit de vaisselle cassée et des cris inarticulés ; enfin Guignol en sort triomphant.*)

GUIGNOL. — Maintenant, un seul parti à prendre. Jetons le Marquis par la fenêtre. Saute, Marquis !

LE MARQUIS. — Mais, c'est que je ne suis pas encore tout à fait mort.

GUIGNOL. — Tu vis donc ?

LE MARQUIS. — Peut-être que oui ; je n'en suis pas bien sûr !

GUIGNOL. — Attends, je vais te faire respirer un flacon d'odeurs.

(*Il apporte le vase de nuit.*)

LE MARQUIS (*éternuant*). — Atchi ! atchi !

GUIGNOL. — Ça va mieux, n'est-ce pas? Maintenant, mon bel amoureux, sauvez-vous bien vite, si vous ne voulez pas que je vous donne quelques petites caresses, vous savez ?

LE MARQUIS. — Merci, je sors d'en prendre.

(*Il se sauve.*)

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

GUIGNOL, CASSANDRE, AMANDA.

AMANDA. — Quel est tout ce bruit ?

GUIGNOL. — Oh ! rien, votre père qui cherche ses allumettes dans son armoire. (*A Cassandre.*) Monsieur Cassandre, votre fille et moi sommes résolus à vous tenir enfermé dans cette armoire tant que vous n'aurez pas consenti à notre union.

CASSANDRE. — Tout ce que vous voudrez ; mais ouvrez-moi vite, car j'étouffe. (*Guignol lui ouvre.*) — Ouf ! — Et le Marquis ?

GUIGNOL et AMANDA. — Quel marquis ?

CASSANDRE. — Le marquis de Gripandouille !

GUIGNOL et AMANDA. — Quelle andouille ?

CASSANDRE. — Mais enfin, ce cadavre !

GUIGNOL et AMANDA. — Quel cadavre ?

CASSANDRE. — C'était donc un cauchemar ?

GUIGNOL et AMANDA. — Quel cauchemar ?

CASSANDRE. - Oh ! rien. C'est égal, le proverbe a raison :

Il faut toujours savoir où l'on met ses allumettes.

(*Cassandre unit Guignol et Amanda.*)



PARIS

IMPRIMERIE D. JOUAUST,

Rue Saint-Honoré, 338.

MENU

Un plat est servi chaque mois
PAR ÉMILE DELAUNAY

ABSINTHE

1 *Épitaphes graduées.*

POTAGE PRINTANIER

2 *Conseils aux Fiancés.*

HORS-D'ŒUVRE

3 *Madame et Monsieur. (Le Melon.)*
4 *Bébés. (Les Petits Radis roses.)*

ENTRÉES

5 *Toto. (Les Merlans frits.)*
6 *La Cage de cristal. (L'Olla-podrida.)*
7 *Industriels et Boursiers. (La Fricassée de pigeon*
8 *(Juges, Avocats, Témoins, Accusés.)*
(Affaire de la rue Thibautodé.)

ROTS

9 *Ces bons Docteurs.*
10 *Nos Ennemis intimes.*

ENTREMETS

11 *Bohèmes et Frères et Amis.*
12 *L'immortel Calino.*

DESSERT

13 *Propriétaires et Châtelains.*
14 *Décorés, Députés, Ministres.*
15 *Les grands Balconiers de France.*

LIQUEUR DIGESTIVE

16 *Épitaphes enragées.*